

Jean

Ç'ÉTAIT inévitable. Au milieu du bal, Jean et Marthe s'aperçurent. Un instant, il se regardèrent sans surprise apparente. Son œil à elle était calme, son œil à lui était dur. Puis, brusquement, Jean fit un effort, il entraîna de Breuil et, sans une parole, passa.

Dans la grande salle blanche, scintillante de lumières, dans le tourbillon des danseurs, Marthe, demeurée immobile, les vit s'éloigner. Jean se pressait, remorquant son ami. Son bras tremblait, un tic nerveux secouait sa moustache, et il répétait :

—Allons, viens, viens donc !

Ils gagnèrent une petite pièce. un coin isolé et tranquille, où de hauts palmiers laissaient retomber paresseusement leurs feuilles. Là, il faisait bon, loin du tumulte du bal. Sur un sofa, ils s'assirent et restèrent silencieux.

Pierre Breuil ne demandait rien à Jean, parce qu'il savait. Il savait que Je n'avait aimé Marthe, qu'elle l'avait aimé peut-être, et qu'ils s'étaient quittés, il y avait des mois, un an bientôt. Il se rappelait la douleur de son ami à cete rupture, et les moyens de guérison qu'il avait employés : cette obstination désespérée au travail, pour se reprendre, et ces nuits de noce folle, pour s'étourdir. Il se rappelait l'étreinte de ces mains brûlantes, la flamme de ces yeux fiévreux. Oh ! ces yeux ! Il seublait que tout l'être de Jean se consumait à leur flamme intérieure. Et de Breuil voyait cette figure, aujourd'hui revenue à la santé, minée, rongée par l'affreux mal, ces traits altérés, ces joues amaigries, ce teint blême et ces lèvres sans couleur. Alors, toute la souffrance muette qui vidait cette figure de malade, lui avait fait se demander bien des fois, lui dont le cœur n'avait jamais saigné, comment l'amour pouvait faire autant de mal !

Pourtant, comme ils ne parlaient pas, dans le petit salon, une femme entra. Son teint avait une transparence lumineuse, elle souriait de ses dents claires, et elle était admirablement belle, avec ses jeunes épaules et sa gorge frissonnante sous les dentelles. C'é-

tait Marthe. Elle s'avança un peu, puis, d'une voix douce :

—Monsieur de Breuil, un mot je vous prie.

Empressé, de Breuil se leva

—Très volontiers, madame.

Et ils se retirèrent tous deux. Jean n'avait pas bougé. Il ne pensait pas à s'en aller, il ne pensait à rien peut-être. Maintenant, du coin où Marthe avait attiré de Breuil, un chuchotement partait, arrivait à son oreille. Cela dura une minute. Et de Breuil reparut seul. Il dit simplement :

—Elle veut te parler.

—C'est bien, fit Jean.

Sa figure restait impassible. Une de ses mains pendait, indolente, sur la soie du sofa. Marthe se montra. Elle s'avança vers lui, prit sa main, et avec une moue de regret qui avait quelque chose d'enfantin et de très tendre :

—Jean, tu m'en veux donc bien ?

Doucement, il retira sa main qui retomba indolente. Il la regarda longtemps en silence.

Puis, d'une voix calme, si calme qu'elle n'avait plus d'accent :

—Vous vous trompez, je ne vous en veux pas.

Elle comprit qu'il fallait qu'elle parlât pour le reconquérir. A côté de lui, elle s'assit, reprit sa main.

—Écoute, Jean, on m'a dit que tu avais souffert. Moi, je ne savais pas, je n'ai rien su... Mais quand je t'ai revu tout à l'heure, je suis restée saisie, j'ai bien compris que c'était plus fort que moi. Jean, regarde-moi, je ne te mens pas...

Il ne répondit point. Du bal, on entendait une musique de violons, et des couples apparaissaient très vite, tourbillonnant sous les lumières. Marthe continua.

—Jean, tu vois, je suis revenue vers toi. J'ai voulu te parler. Ça été plus fort que moi. Au milieu de tout ce monde, je t'ai vu et je me suis rappelée que nous avions été heureux.

Oh ! ne feins pas, je sais bien que tu m'aimes encore. J'ai bien vu que tu ne regardais pas les femmes, que tu passais sans les voir. Puis, quand nos yeux se sont croisés, tu es devenu très pâle tout d'un coup et tu es parti vite, vite, comme quelqu'un qui souffre...

Très froid, il dit :

—Vous vous trompez, je ne pense plus à vous. Si je suis parti, c'est que je voulais éviter une rencontre inutile... Vous avez voulu me parler, je vous écoute. Mais ce que vous me dites ne me touche pas, je ne vous crois pas, je ne crois à rien... S'il est vrai que j'ai souffert, je suis guéri à présent, oh ! bien guéri. Pourquoi revenir sur des choses oubliées ? Je ne vous en veux pas, vous m'êtes indifférente. je vous assure...

Il dit cela sans rudesse, sans colère, avec calme ; il semblait ne pas faire attention à elle et parler pour lui-même. Alors, elle s'approcha, plus près. Il sentait son odeur, il l'avait toute contre lui. Quand même, elle serait victorieuse, car elle savait la toute-puissance de sa beauté. Elle savait qu'il faiblirait, malgré sa volonté raidie, malgré lui, malgré tout.

—Jean, tu ne dis pas vrai tu essaies de faire le brave. Mais je lis en toi, je sens que tu souffres encore, et c'est toute cette souffrance que je devine dans tes yeux qui fait que je t'aime, que je t'aime plus qu'autrefois. Oh ! Jean, toi seul sais me comprendre, puisque toi seul as vraiment souffert pour moi... Tu vois bien, Jean, que je suis sincère...

Il l'écoutait, et ses yeux ne s'attendrissent point. C'est qu'il connaissait les enthousiasmes subits de cette nature d'enfant, il savait la versatilité de cette tête inconséquente, il avait éprouvé le mensonge de ces joies d'un instant et le navrement des jours esseulés. Il se leva, et elle se leva aussi. Son œil avait un regard méchant, et un pli mauvais tirait sa lèvre.

—Je vous ai dit que j'avais oublié, que c'était fini. Il est trop tard pour parler de ces choses... C'est vrai, je vous ai aimé et j'ai souffert. Mais, l'excès même de cette souffrance a brûlé ma foi en vous. Je ne crois plus. C'est fini... vous n'êtes plus rien pour moi.

Elle resta devant lui, immobile, presque tremblante. Jamais elle ne l'avait vu aussi ferme. Il lui semblait impossible qu'on lui fût résister ainsi, et elle se refusait à croire qu'il dit vrai. Un instant il la regarda, debout, muette, troublée. Et il eut un rire nerveux. Il ricana.